

**Soudainement ravi**  
par Claude Mouchard

*Mes jours s'en sont allés errant  
Comme, Job dit, d'une touaille  
Font les filets, quand tisserand  
En son poing tient ardent paille :  
Lors, s'il y a un bout qui saille,  
Soudainement il est ravi.  
(Villon, Testament, XXVIII)*

Le poème se déplace, chez Sereni. Il glisse comme cette torche improvisée que quelques vers de Villon font brusquement passer pour brûler des brins qui seraient autant de jours d'une vie.

Sous quelle impulsion un poème de Sereni avance-t-il ?

Dans l'un des fragments traduits ci-dessus (« **Si on me conduisait...** »), l'initiative glisse d'un « on » à un « je ». Et dans ces quelques vers, règne soudain une sorte de joie... Celle-ci pourtant ne se dit qu'au conditionnel ou à l'optatif, sur des modes où se mêlent, « en une poussière de soleil », le passé et le présent, l'irréel et le toujours possible.

En quoi tel poème de Sereni avance-t-il ? Où va-t-il créer une trouée claire ou, parfois, glacée ? Dans quel « entre », dans quel élément (qu'il nous fait sentir en esquisses d'air ou de vent, de déserts ou de brumes, d'eaux et miroitements) ?

Et tel autre poème ou moment de poème, dans quelle sensation ou quels souvenirs de pénombre de boue et de feuilles cherche-t-il à s'enfouir ? Où veut-il se « terrer » ?

**«Jamais aussi – se disait en se terrant  
entre les rives le scribe – jamais aussi  
tautologique n'a été le travail, mais jamais non plus  
rebutant à ce point parmi tant de merveilles»**

**(«Un lieu de vacances», Étoile variable)**

\*

Chaque poème de Sereni avance (ou dit et forme une avancée) dans ce dont il parle.

**Le dimanche fuyait la maison  
arrachant des corolles au long du fleuve**

Ce dans quoi il avance (en y formant son présent spécifique) le déborde de toutes parts. Il ne saurait l'envelopper. Il peut simplement l'indiquer, de côté, en gestes suspendus, en phrases coupées de souffles de joie ou de douleur... À moins qu'il ne se laisse cribler par des détails vifs, par des évidences aiguës venues de diverses régions de l'espace et du temps – pour soudain les inclure en les cernant avec précision, dans son « dedans » qui à vrai dire reste peu délimitable .

Rien de ce à quoi un poème de Sereni a trait ne lui est à proprement parler antérieur (au sens, plus ou moins rilkéen, d'une expérience acquise et mûrie). Tout – et spécialement maints souvenirs, qu'ils soient personnels ou collectifs (avec parfois des dates historiques ou allusives) ou encore qu'ils paraissent provenir d'autres mémoires flottant dans l'espace-temps et émettant vers le poème – est suscité autour du poème par son avancée même.

Le poème, chez Sereni, avance-t-il dans du désertique ou dans du confus, ou dans ce qui se révèle – à mesure qu’il le dit – profusion éparse, mi-obscur mi-éblouissante ? Toujours, en tout cas, ce dont il parle lui devient contemporain.

Sous l’effet du poème se formant, les temps multiples, en pans translucides, s’intersectent, simultanés qu’ils sont par son avancée. Serait-ce même, parfois, des moments issus de plusieurs vies ? On croit les sentir, mi-dits – bouger, se déplier, froissés, éclairés ou sombres, tressautant. On ne les distingue plus d’espaces eux-mêmes divers et mouvants.

Et, encore une fois, ce ne sont pas seulement des passés (avec éventuellement des retours d’absents ou de morts) qui vibrent dans le présent, en le coupant de reflets et de bourrasques allusives. Ce pourrait être aussi – pour une poésie qui ne prétend pas viser au-delà de ce qui vient se simultaniser là et s’offrir à demi dicible – du futur.

Le futur ? N’appartenons-nous pas à ce futur ? C’est nous aussi – nous qui, lecteurs possibles, étions dans l’horizon du poème s’écrivant –, que ce poème même happe et inclut, sans nous savoir, dans les plages de simultanéité qu’il suscite ou indique... Et quand nous le lisons effectivement, il ne cesse de nous rendre latéralement contemporains de ses mots ; il nous fait devenir part de son « en même temps » accidenté et pourtant si sûr.

\*

L’un des fragments ici traduits se fait tournoiement spatio-temporel de couleurs (une « couleur virant au rouge / avec des indices de mauve / de marron. Et de vert bouteille même »). Et c’est pour dire un feuillage et sa « gloire ».

**Tout ce feuillage  
bien mieux que persistant.  
Dans sa gloire, il nous automne.**

« La gloire » est le titre d’une prose de Mallarmé dans laquelle la forêt de Fontainebleau, à l’automne, est dite s’embraser de son propre éclat. Ce flamboiement a lieu avant que nul visiteur (descendu du train Paris-Fontainebleau) n’y pénètre. La gloire règne parmi les cimes en l’absence de tout regard (comme s’affirme et se perd en reflets d’eau et de carrelages, chez Bonnard, un corps féminin que personne ne verrait). Le poème, chez Mallarmé, voudrait-il capter ce qui le précéderait, ou encore ce qui – comme Hérodiade ne « fleurissant » que pour elle-même – n’aurait nul besoin de lui ?

C’est tout près et tout autrement que la gloire d’un feuillage, chez Sereni, paraît appeler le poème à parler en elle. Et si ce poème dit son propre mouvement en un « nous », c’est pour que ce dernier soit à mesure enveloppé dans ce dont parlent les vers et pour qu’il s’y métamorphose un instant.

\*

*Au-delà de ces quelques lignes qui ne font que balbutier la joie d’accueillir dans Poésie des vers de l’auteur des deux admirables recueils traduits en français sous les titres respectifs Étoile variable et Les instruments humains, pourquoi faudrait-il commenter des poèmes aussi puissants, aussi captivants, que ceux de Sereni ? Sans doute suffirait-il de s’absorber dans une lecture silencieuse.*

*Mais il est vrai aussi qu’on aurait envie de leur répondre, de là où on est : on aimerait leur parler, si pauvrement que ce soit. Car alors même qu’ils semblent aller par eux-mêmes (non, cependant, sans interroger, toujours discrètement, leur propre avancée et leur raison d’être), ils font d’emblée place au lecteur.*

*Ils parlent généreusement, ces poèmes, au fil de leur avancée.*

*Ils nous parlent implicitement. Ou parfois c'est expressément qu'ils s'adressent à quelqu'un. Par exemple à un « futur passant » – , celui auquel fait appel (un peu comme une épitaphe : « Siste, viator... ») le poème « Banlieue 1940 » (dans Journal d'Algérie – publié dans Les instruments humains) :*

**Et toi ma vie sauve-toi si tu peux  
garde pour le futur passant  
toi-même et ces formes sur les ponts  
dans l'éclair des phares.**

*Ainsi les poèmes partagent-ils d'emblée, avec le lecteur futur anticipé, certaines de leurs « preuves ».*

*«Preuves»... Le mot (où Sereni rencontre Char, qu'il a traduit) apparaît dans «Un lieu de vacances» (poème certainement central dans l'œuvre de Sereni et, de plus en plus évidemment, dans toute la poésie du milieu du vingtième siècle). Et c'est dans un endroit où le poème se met à détailler ce qu'il appelle des « pulsations » ou des « présences » – comme autant de leurs :*

**«L'une en effet s'allume  
tard le soir  
(...)  
Sur le remous sur l'écoulement noir  
d'autres s'allument sur la rive d'en face  
– lampes ou réverbères – plus inattendues encore,  
lumières humaines évoquées d'un coup – par quelles mains  
sur quelles terrasses? – Je les suppose signes convenus  
je ne sais plus quand ni avec qui  
pour de nouvelles présences ou des retours.»**

*De petites preuves partout brûlent ; de brèves confirmations crépitantes trouent sur ses bords l'écoulement plus ou moins obscur du poème alors qu'un moment il s'allie à un fleuve qu'il dit à demi.*

*Par ces preuves, pulsations ou présences-lucioles, le contour du poème se trace plus fermement ou, au contraire, clignote. Et parfois il se défait ou se confond ici et là. C'est qu'à mesure le poème s'enfonce et se perd dans ce qu'il aura fait impérieusement venir : du présent mi-insaisissable, du passé trop chargé, ou du futur transparent...*

**Ajout :**

*En ébauchant (pour ce même numéro de Po&sie) quelques lignes à propos de Cartes postales d'un voyage en Pologne, de Giorgio Caproni, il me revient que je n'ai pas même effleuré celui des poèmes de Sereni ici traduits qui s'ouvre à une énigmatique présence féminine : une « échappée / à l'amas infernal ».*

*Dans ces quelques vers, Sereni accueille (latéralement, à sa manière) une « présence », en effet, – mais silencieusement « impérieuse » – et contre des « massacreurs ». Alors, furtivement, sur les traces de cette présence, il évoque une « multitude qui reprend forme / de cendres... »*

*Ces vers sont à entendre avec d'autres poèmes de Sereni (par exemple, dans Les ins-*

truments humains, « *La véritable année zéro* ») où se glissent non seulement des morts proches, mais des foules de disparus.

«Une» à la place d'une «multitude»? Le poème a appelé en lui une présence qui, même taciturne, vaut, l'espace d'un instant (et au premier plan), témoignage – sur les violences de masse du vingtième siècle (à l'arrière-plan).